

QUELQUES EXPRESSIONS DE L'ÂME POPULAIRE PENDANT L'OCCUPATION ALLEMANDE : LA CHANSON :

On a dit : « Tout en France finit par des Chansons » ; et, si ce dicton n'est pas absolument exact, on peut, néanmoins, constater que l'humour français s'exerce à propos de tout... et qu'il s'exprime avec un bonheur particulier dans la chanson.

Si l'on veut connaître les sentiments nationaux vis-à-vis des événements qui offrent leur manne aux journaux, aux salons ou aux clubs, ce n'est ni dans ces parlottes, ni sur ces feuilles liées à tant de servitudes qu'il faut aller rechercher leur reflet... Trop de combinaisons entrent en jeu, derrière lesquelles l'élan de l'âme n'a point pouvoir de naître...

Mais, à un coin de rue, — anonyme, légère et forte de cette légèreté contre laquelle tout se heurte sans la briser, profitant du moindre choc, du moindre vent pour aider sa marche ou son vol vers le destin large des chemins imprévus, — une *chanson* s'élève !...

Comment est-elle née?... Qui a écrit ses paroles, qui a noté son air?... Pourquoi un écho si propice lui répond-il? pourquoi, en un instant, la voix unique se trouve-t-elle si abondamment multipliée ?...

Peut-être, parce qu'aucune volonté particulière ne semble ici tenter de s'imposer... que nul ne sent le désir étranger, découvert ou voilé, s'efforcer de dominer sa pensée propre... qu'il n'y a ni *bourrage*, ni *vidage de crâne* plus ou moins astucieux... — et que chacun s'abandonne alors, joyusement, à cette chose qui ne lui demande rien et qui le possède en s'offrant à lui, ainsi qu'un rayon de soleil.

L'Âme libre de notre peuple communie sous les espèces humaine de la libre Chanson. La Chanson naît, s'envole; et son aile est de celles qui giflent le chasseur et ne s'arrêtent pas... Point de censure; point de coups de ciseaux; point de candides blancs, de ces blancs trop candides pour être vraiment purs!... La Chanson parle quand tout le reste doit se taire; elle exprime les sentiments de l'Âme populaire et elle

demeure insaisissable lorsque le peuple est asservi... Quand l'ennemi, fier de sa victoire éphémère, impose la loi du silence dans le pays dont il s'est emparé... lorsque les journaux sont suspendus, les lettres arrêtées, les conversations interdites... une voix monte. Elle est partout et nulle part, — et elle chante encore derrière les barreaux des prisons pour apporter, à l'oreille du geôlier, la Chanson de celui qui ne lui appartient pas...

Les chansons populaires des régions envahies, — celles, du moins, que je connais, — n'ont pas grande valeur poétique ; leur intérêt est surtout documentaire. Elles marquent combien était demeuré fort, pendant ces quatre années, le sentiment français. Malgré les menaces des vainqueurs, qui les frappaient d'impôts, leur infligeaient de lourdes amendes et de la prison, malgré les promesses aussi et les habiletés des informations publiées par la *Gazette des Ardennes* répandue dans tout le Nord occupé, — les opprimés n'ont jamais douté de la défaite des oppresseurs ; la plupart poussaient même leur confiance à ce point qu'ils ne croyaient pas en la défection russe, et qu'ils considéraient comme fictifs et bonnes blagues boches les exploits des avions et du canon bombardant Paris.

Cette confiance en l'avenir, cette haine du vainqueur du moment et cette soif de revanche, qui ne pouvaient s'exprimer par des actes violents, se traduisaient en chansons.

A la prison, aux compagnies de discipline, chantiers de travaux forcés, et aux autres chantiers d'un travail qui, sans être forcé, était obligatoire (adorable *distinguo*), dès que les gardiens avaient le dos tourné, et quelquefois même à leur face, jaillissait et montait la toujours ardente chanson...

J'ai entendu, dans les Flandres, en Picardie et en Artois, plusieurs de ces chansons, avec des variantes sur les mêmes sujets et sur les mêmes airs (1)... De l'une d'elles, j'ai retenu cette strophe :

Les bouteilles de champagne
Suivaient l'empereur d'Allemagne ;
Les bouchons devaient sauter
Au palais de l'Élysée...

(1) On y remarque de nombreuses réminiscences, et le mélange non seulement de vers, mais de strophes entières appartenant à des chansons de diverses époques.

Nous plaignons ce pauvre homme
Très malheureux, en somme,
Car il a oublié
De prendre son Laissez-Passer!...

parce qu'à la jeune fille qui la chantait, dans un lavoir, un gendarme prussien donna une gifle en disant : « Le voilà, le Laissez-Passer ! »...

C'est à Caudry que m'ont été confiées les chansons dont on va lire ici le texte. Cette petite ville, rivale de Calais dans l'industrie des tulles, s'est logée un peu en retrait de la route de Cambrai au Cateau, et elle a évité ainsi les ennuis des obus destructeurs subis par tout ce qui bordait les grandes voies de communication. Tandis que les routes minées, mordues, hachées, avec leurs ponts de fer et de pierre écroulés au fond des vallées ou dans l'eau des rivières, avec les passages à niveau devenus des fondrières, barrières démolies, rails en l'air, coupés, ainsi qu'avec une cisaille et tordus comme légers fils... tandis que les routes, bordées de tranchées, sont elles-mêmes champs de bataille, et que les villes, ruines sur ruines, toits effondrés, murs ouverts comme de larges mâchoires édentées, laissent voir toutes sortes de plaies au fond de leurs étranges bouches, à quelques pas du calvaire où la mitraille s'est, avec rage, abattue, Caudry, et autour de lui quelques villages, heureusement protégés, conservent la plupart de leurs maisons intactes.

La place au coin du feu est un bien précieux pour celui qui, du matin au soir, et souvent pendant la nuit, parcourt ces routes boueuses, pleines d'embûches, ces routes de guerre où parfois un essieu se plie, une fusée se casse, et où l'on reste en panne, en *carafe* dans un trou, pendant les heures longues de la pluie et du froid... Aussi, conservons-nous bon souvenir de l'accueil que nous ont réservé, à notre arrivée, les populations du nord de la France et de la Belgique.

Dans la maison de la famille L..., où j'ai reçu l'hospitalité, je regardais, avec plaisir, un poêle flamand qui avançait son poitrail brûlant jusqu'auprès de la table où fumait le café.

Cette famille, d'ouvriers travailleurs et aisés, se compose du père, de la mère et de quatre enfants : deux jeunes filles et deux garçons dont le plus jeune, Philémon, était mon grand

ami, parce que je lui rapportais, parfois, un peu de chocolat de la cantine anglaise.

Des voisins venaient faire un bout de causette; des évacués aussi qui avaient réussi à échapper aux Allemands et à repasser les lignes, rejoignant leur pays comme ils le pouvaient, montant sur nos camions lorsqu'ils en rencontraient.

Le malheur passé, le bonheur présent formaient les sujets de conversation. On souffrait encore des difficultés du ravitaillement, mais cela s'organisait peu à peu (1); et c'étaient surtout les souvenirs du temps de l'occupation, joints aux impressions nouvelles apportées par les rapatriés, dont les paroles bourdonnaient autour du poêle. A chaque arrivant, les petites tasses se remplissaient de café noir; on reprenait la conversation, une autre se greffait sur la précédente... Les anecdotes fourmillaient (bientôt il faudra faire la part de ce qui fut la vérité et de ce qui devient la légende); et, parfois, une jeune fille chantait...

C'était tantôt cette chanson, mi-picarde, mi-wallonne, où, sur un jeu de mots, Arras déclare à l'ennemi trop gourmand qu'il n'aura pas son cœur :

LE CŒUR D'ARRAS

Peuple du Nord, qui souffres en silence
Depuis trois mois cette horrible souffrance,
Crois-moi, bientôt viendra la délivrance :
Du Fils Très-Haut nous aurons la victoire...
(Au Refrain.)

Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais, malgré tout, nous resterons Français ;
Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine,
Le cœur d'Arras vous ne l'aurez jamais !
(Au Refrain.)

De Valenciennes ils ont eu les *sottises* (2),
Ils ont aussi, de Lille, les *carrés*,

(1) Rappelés, en effet, de Belgique où nous avions suivi la 6^e armée française à Roulers au mois d'octobre, nous avons été envoyés dans la zone britannique, à Lille, puis en la région Cambrai-Maubeuge, pour assurer le ravitaillement de la population civile.... Nos autos, remplaçant les chemins de fer inutilisables, apportaient aux habitants, dont certains se trouvaient dans le dénuement le plus complet, du pain, de la viande, des légumes secs, du café et du sucre. Nous leur apportions aussi des couvertures.

(2) Les *sottises* de Valenciennes, ainsi que les *carrés* de Lille et les *bêtises* de Cambrai, sont des variétés de bonbons; les *cœurs* d'Arras sont des gâteaux.

Ils ont aussi, de Cambrai, les *bêtises*,
Le cœur d'Arras, ils ne l'auront jamais !

REFRAIN

La monteras-tu la côte, Allemand,
La monteras-tu la côte ?
La côte tu monteras,
Prisonnier tu seras,
Arras tu n'auras pas !

C'était l'Empereur d'Allemagne, qu'on croirait écrit par
un chansonnier qui a connu Montmartre et le Quartier latin :

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

I

Grand roi d'une très grande puissance,
Depuis longtemps, il a fait le projet
De parcourir la Belgique et la France,
De battre les Russes et les Anglais...
Il alla trouver le vieux bonhomme,
L'empereur François en personne,
Et il lui dit : Ecoute, mon vieux,
Nous allons nous y mettre à deux,
Nous avons des canons,
Beaucoup de munitions,
Des zeppelins,
Des sous-marins,
Des gros ballons,
Des avions ;
Nous avons des bateaux
Qui vont très bien sur l'eau,
Et des milliers de braves soldats.
Avec cela, ça suffira...

Gais et contents,
Nous irons triomphants
Conquérir, à nous deux, l'Europe entière ;
Et nous reviendrons
Avec beaucoup de millions,
Et en avant, mon vieux, vers la frontière !

II

Afin de sauver l'apparence,
C'est toi qui partiras le premier.
Aux Serbes tu ficheras une danse
Pour être de suite débarrassé...
J'enfoncerai la Belgique,
J'envahirai la République,

Et dans deux mois tout sera fini,
 Nous irons dîner à Paris.
 Nous aurons l'Elysée
 Et Raymond Poincaré,
 Napoléon dans son tombeau,
 La tour Eiffel et puis le Métro,
 Ensuite nous partagerons
 Quelques milliards de millions
 Pour en donner à nos enfants
 Qui n'ont pas faim assurément...

Gais et contents
 Nous irons triomphants
 Sur le chemin de Paris, chantant victoire ;
 Après cela,
 Ta pipe tu casseras,
 Mais tu auras vu Paris ville de Gloire...

III

Voilà Guillaume partant en guerre
 Derrière ses uhlands, ses hussards.
 Mais, arrivé à la frontière,
 Les petits Belges font du pétard...
 Il aurait cru, sans aucun doute,
 Tranquillement passer sa route,
 Mais il dit au royal François
 Avec des larmes dans la voix :
 Les Belges ont des canons,
 Ils font sauter les ponts ;
 Si j'avais pu prévoir cela
 Je ne serais pas passé par là...
 Moi je fonce sur Paris,
 Toi, file sur Varsovie,
 Avec la grâce de Dieu
 Nous reviendrons victorieux...

Gai et content
 Il partit triomphant
 Sur le chemin de Paris, chantant victoire ;
 Joffre était là,
 Il lui dit : On ne passe pas,
 M'aurais-tu pris, mon vieux, pour une poire ?

IV

Il voulut avancer quand même,
 Pénétrant avec conviction
 Jusque dans la Marne et dans l'Aisne
 Avec ses meilleurs bataillons...
 Mais, dans un élan frénétique,
 Les soldats de la République

A l'assaut vinrent se ruer,
 Et l'aigle noir dut reculer.
 Et, malgré ses canons
 De grosses dimensions,
 Et son fameux prince impérial
 Qui se tient si bien à cheval,
 Il n'aura pas Paris,
 Et Poincaré lui dit :
 Guillaume voilà le chemin
 Qui va te conduire à Berlin...

Tout en grognant
 D'avoir fichu son plan,
 Il s'empessa de filer à l'anglaise...
 D'un coup de canon
 De 75, dit-on,

Guillaume fut escorté de l'armée française !

C'étaient aussi *la Marseillaise* et *Prends Garde à toi où,*
 en un fruste parler, s'expriment la colère et l'espoir :

LA MARSEILLAISE

Guillaume, voilà l'armée française,
 Il faut nous montrer tes uhlands !
 Au son de notre Marseillaise,
 Il faut rendre Metz et Sedan (bis).
 Nous n'avons plus l'ignoble Bazaine
 Pour te livrer tous nos soldats ;
 Nos généraux sont des guerriers,
 Dans la tombe, ils te mettront sans peine !

(Au Refrain.)

Guillaume, tu rendras la Lorraine
 Et tu rendras tous les millions
 Que tu nous pris un jour de peine,
 Tu rendras aussi nos canons (bis).
 Quand tu nous pris la belle Alsace,
 Combien pleuraient ses chers petits !...
 Il faut nous la rendre à l'instant,
 Sinon, c'est la fin de ta race !

(Au Refrain.)

Guillaume, nous marcherons sans cesse
 Quand nous aurons franchi le Rhin ;
 Bientôt la République Française
 Plantera son drapeau à Berlin (bis).
 Nous imposerons la victoire
 Où la force prima le droit,
 Nous libérerons les martyrs,
 Et ce sera toute notre gloire !

(Au Refrain.)

Debout, Français, l'heure est propice :
 Ne craignons pas les Allemands,
 N'ayons pas peur de la Triplice,
 Ne craignons pas leurs arguments (bis).
 Avec nos alliés, les Russes
 Et les Anglais, la rage au cœur,
 Nous irons tous triomphants
 Et nous serons couverts de fleurs !

REFRAIN

Guillaume, notre drapeau
 Flottera sur ton tombeau,
 Courbe ton front,
 Tous les Français
 Te maudissent à jamais !

PRENDS GARDE A TOI...

Prends garde à toi, Guillaume, roi de Prusse,
 Homme sanguinaire, sans scrupule et sans foi ;
 Tu voulais vaincre les Français et les Russes,
 L'Angleterre même et Albert ce bon roi !
 Nos alliés attendent à la frontière
 Et le tocsin sonne le branle-bas.
 Nous vengerons l'Europe tout entière :
 Jusqu'à la mort nous irons au combat !

(Au Refrain.)

Tu avais cru que la noble Belgique
 Allait marcher dans tes combinaisons,
 Tu ignorais que ce peuple énergique
 Surveillait bien, nuit et jour, tes espions...
 Depuis longtemps, nous avions l'assurance
 Qu'il existait un peuple brave et beau
 Qui désirait avec la belle France
 Combattre encor sous les plis du drapeau !

(Au Refrain.)

En remettant la médaille militaire
 Et le ruban de la légion d'honneur
 A la Belgique, la France tout entière
 Remerciera ce bon roi d'un bon cœur ;
 Car, sans ses bras de soldat héroïque
 Plein de courage et plein de loyauté,
 Tout le sol de notre chère République
 Serait foulé sans trêve et sans pitié !

REFRAIN

Par ton orgueil, ta lâcheté,
 Tu fais verser du sang, des larmes ;

Le monde entier est écœuré
 Et veut te passer par les armes...
 C'est à Berlin que nous voulons
 Venger nos pères et nos frères.
 Prends garde, Guillaume l'espion,
 Pour tes Prussiens, nous avons des canons !...

Et c'étaient encore des espèces de plaintes, comme celle-ci, où sont évoqués les moments passés à la prison et où l'on sent l'indignation du peuple loyal contre ceux qui le trahissent : les trafiquants de toute sorte, hommes et femmes qui vendaient de l'or ou du plaisir à l'ennemi et ne craignaient pas de se livrer à de honteuses délations pour s'attirer ses bonnes grâces.

I
 Je viens de faire un bien triste passage
 Sous les verrous de la gendarmerie,
 Et dans mon cœur je sens monter la rage
 En repensant à cette cabane maudite...
 Il y avait, mes amis, je vous le dis,
 A peine de quoi pouvoir se remuer ;
 Et, dans la cour, l'on entendait les pas
 De la sentinelle qui venait nous garder.
 Et nous disions, tout simplement :
 Quand est-ce la fin de notre tourment... ?

II

Tous les matins, au lever de l'aurore,
 Un vieux troupier au regard très farouche
 Faisait sonner ses clefs dedans ses poches
 En venant nous dire : « Prisonniers, levez-vous » !
 Pour le café, on avait un peu d'eau ;
 Pour déjeuner, un morceau de gâteau de chien,
 Et pour dîner de la soupe populaire
 Que les cochons ne voudraient pas manger...
 Voilà, monsieur, ce qu'on nous a donné
 Comme nourriture à la prison,

III

Mes chers amis, l'on venait nous chercher
 Fusil au dos, baïonnette au côté,
 Et, sans savoir quel était le motif,
 L'on nous menait à la gendarmerie...
 Pour les beaux yeux de quelques femmes légères
 Ayant toutes leurs maris sous les drapeaux,

Vendant leurs frères, leurs sœurs, ou leurs amis
En hébergeant les soldats ennemis...
Mais, patience, notre tour viendra
Où l'on pourra fusiller ça... !

Bien d'autres chansons seront à recueillir dans les régions libérées. Chaque jour, chaque pas en révèlent... J'ai noté celles-ci avant l'armistice ; je les reproduis telles que je les ai entendues, sans essayer d'y rien corriger... La littérature conserve ses droits, et il sera intéressant de reconstituer certaines, évidemment déformées de bouche en bouche... Pour l'instant, je n'ai voulu retenir en elles que l'expression d'une âme populaire à laquelle plus de quatre années de servitude et d'isolement n'ont fait perdre ni le contact avec ses anciennes attaches, ni son indépendance sacrée.

TOUNY-LÉRY.